

PIERRE BRISSON

VINGT ANS  
DE  
FIGARO

1938 - 1958

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication







# AVANT-PROPOS



*C'est à notre Maison que ce petit textuaire est surtout destiné et d'abord aux compagnons avec lesquels dans les malheurs du temps une solidarité se forma par l'estime mutuelle, l'entente, l'affection, le travail et l'espoir. Groupe que les années réduisent. Jacques Patin, Pierre Héraud, Maurice Monda nous manquent et parmi les collaborateurs familiers du journal, Louis Gillet, Paul Hazard, Paul Valéry, Paul Claudel, André Gide, les Tharaud, Pierre Scize, Francis Carco ont quitté notre monde.*

*En réveillant quelques textes personnels enfouis dans les archives, j'ai voulu raviver chez les vétérans des souvenirs qui marquent l'origine du Figaro actuel, me remettre moi-même en face de pages effacées de ma mémoire et où ma signature retrouvée me fournit un témoignage.*

*A tous ceux que leur sort ou leur choix mêle aujourd'hui à la vie du journal, ces mélanges appor-*

*teront des précisions auxquelles j'aimerais qu'ils prissent quelque intérêt, si lointain que paraisse cet hier au rythme accéléré de notre époque.*

★★

*On pourra s'étonner de trouver en tête d'un pareil recueil un feuilleton dramatique paru dans Le Figaro le 13 mars 1938. Bondissant hors de ma rubrique, sous le coup de l'indignation, je l'avais consacré à l'écrasement de l'Autriche par la botte hitlérienne. J'ai pensé que cet écart signalait à propos la force d'un sentiment dont toutes nos épreuves allaient être inspirées.*

*Un petit nombre de notes et d'articles parus sous la férule dans Le Figaro lyonnais rappellent le sens de nos efforts pendant cette épreuve, leur persévérance, leurs limites, leurs illusions parfois, et la chaleur d'esprit qu'ils parvinrent à maintenir entre le public et nous.*

*La lettre qui sous forme de circulaire aux huit mille abonnés eut alors un retentissement ; l'adresse aux lecteurs publiée dans Le Figaro ressuscité de la Libération ; le récit de la nuit du premier numéro ; puis le 8 mai 1945, jour de la capitulation allemande, la note marquant ce qu'on croyait être la fin de nos combats ; l'article-manifeste pour la fondation du Figaro Littéraire en mars 1946 — manifeste est un bien grand mot, rappelant ce que nous étions, j'indiquais ce que*



*nous restions : d'inguérissables hommes libres, jaloux de leur indépendance et impatients de s'occuper de littérature ; tous ces échantillons rhapsodiques donnent l'atmosphère, je le crois du moins, de cette première période.*



*Viennent ensuite un certain nombre de brefs éditoriaux à initiales. Détachés de la circonstance qui les inspirait, leur ton sommaire et un peu ex-cathedra, ne me plaît guère. Les omettre serait malhonnête. En ce qui concerne l'anti-communisme, la C. E. D., la situation française telle qu'elle apparaissait dix ans après la Libération, l'agonie et la mort de la IV<sup>e</sup>, ils jalonnent des positions significatives.*

*Deux hommages s'inscrivent ensuite qui me tiennent à cœur. L'un à Rémy Roure, survivant d'un camp des ténèbres où six des siens devaient périr, l'autre à Louis Martin-Chauffier rescapé de Neuengamme et de Belsen. Je donne ces allocutions de parrainage telles qu'elles furent prononcées dans l'intimité d'un repas où l'émotion était sur tous les visages.*

*Le recueil se poursuit par des manifestations affectueuses à propos d'un anniversaire ou d'une promotion et par quelques crayonnages « maison » — le coin de la famille.*

*Les morts ferment la marche.*



« *Textuaire* » terme un peu prétentieux. L'usage l'applique surtout aux livres sacrés. Soyons modestes ; disons « *memento* ». C'est bien de cela, en effet, qu'il s'agit. Non pas une chronologie d'événements mais un petit abrégé humain où passent quelques silhouettes, quelques aventures, de grands périls et quelques songes.

Notre journal vient de loin. Il a bravé les âges. Il les bravera encore. D'autres après nous le serviront. Son nouvel essor l'a profondément lié au pays.

Voici le miroir où s'encadrent les épisodes d'un des tournants de son destin.

Je souhaiterais que les uns ou les autres pussent y retrouver un peu d'eux-mêmes.

P. B.

Août 1958.

Les dates inscrites sous le titre de chaque article sont celles où le texte fut publié dans *Le Figaro*.

# PRÉAMBULE



## L'ÉCRASEMENT DE L'AUTRICHE

13 mars 1938

J'ai repris dans un coin de ma bibliothèque quelques livres autrichiens... L'ignominie paisible et triomphante de ce qui vient de se produire donne le vertige et la nausée. Cohortes hitlériennes sur le Ring, procès de Moscou, sentines du Palais-Bourbon, l'on se demande si la dignité d'homme existe encore, si l'esprit fait naufrage, si l'Europe va se bestialiser et s'empuantir tout entière et jusqu'au bout. L'on se demande si de jeunes Allemands d'une certaine qualité d'âme se sentent fiers aujourd'hui du destin de leur patrie, s'ils jugent glorieux ce coup de poing sur la face d'une victime titubante et s'ils peuvent vraiment maîtriser un frisson d'humiliation et de dégoût. Des amis rentrés d'Autriche récemment m'ont dit le drame qui en quelques semaines s'est gravé sur le visage du Chancelier Schuschnigg. L'ayant approché souvent, ils ont vu surgir devant eux un être

méconnaissable, avec des traits creusés par l'angoisse, un front livide et, derrière les lunettes, une flamme plus vive, plus ardente qui ne voulait pas s'éteindre. Il était là, voyant la tragédie se préciser d'heure en heure, comprenant qu'une résistance à main armée grandirait son pays, que le sang versé pour une cause perdue risquerait peut-être — qui sait ? — d'émouvoir le monde. Et il se sentait incapable pourtant de livrer son peuple au massacre. Il rêvait d'un attentat qui lui permît de rejoindre parmi les ombres son ami Dollfuss.

Ah ! la scène de l'Europe nous offre un beau spectacle et nous y jouons un rôle flatteur !

Keyserling, au lendemain de la guerre, découvrait dans l'élite autrichienne « la fleur la plus exquise de la civilisation allemande ». Les critiques berlinois orthodoxes vont pouvoir rectifier ce jugement. On sait que la littérature viennoise, à leurs yeux, est une littérature de décadence qui fait plus de tort à la vraie « culture » allemande qu'elle ne lui fait honneur. Vienne est contaminée par l'influence latine délétère entre toutes. Les Viennois ne sont pas d'authentiques Germains et leur poésie est mêlée comme leur sang. Les vrais Germains doivent s'ériger en gardiens du germanisme contre les Autrichiens, ces frères inférieurs.

Voilà ce que les professeurs lancés par les camions d'Hitler pourront enseigner aux enfants à chemises brunes près de la cathédrale Saint-Etienne...

Je songe aux comédies de Schnitzler, à cette Liebelei qui marqua l'un des moments heureux du théâtre viennois, frivolité miroitante mêlée de beaucoup de sentiment, gaieté claire, dangereux parfums, drame d'une amourette qui s'achève par la mort. Je songe au climat moral dont Vienne avait besoin pour aimer ses artistes et cultiver leurs dons.

Hoffmannstal dans un morceau célèbre a voulu marquer la note particulière de la poésie autrichienne :

« Nous jouons sur le théâtre nos propres pièces, écrivait-il, nous jouons, mûrs avant l'âge, délicats et tristes, la comédie de notre amour. »

Hoffmannstal (trop d'annunziesque à mon gré, avec trop d'opulence et de breloques métaphysiques), possédait au plus haut point le sens des privilèges et des valeurs natales. Dans la grande formation allemande, il se voulait, il se sentait distinct. L'esprit de Potsdam le rebutait violemment. Il y trouvait une insensibilité, une dureté intolérables. Il écrivait à un ami, grand fonctionnaire du Reich :

« Il est vrai que nous parlons la même langue, et c'est beaucoup ; c'est même tout, en un sens... mais à l'intérieur de ce langage commun, beaucoup de choses nous séparent, une foule de nuances presque impossibles à définir qui nous tiennent à distance, surtout si nous ne nous en doutons pas, car reconnaître une différence, c'est déjà un point de contact. »

Peu de temps avant de mourir (vers 1927) il cherchait un large programme d'entente. Parlant à Munich, il opposait au nationalisme hitlérien et aux forces du sang la croisade d'une mission humaine, d'une Allemagne des esprits. Ce fut son testament. Il y avait de la générosité en lui, beaucoup de rêve, un refus devant l'évidence. Il voulait servir le génie de la sympathie. Il ne comprenait ni les outrages ni les contraintes. La journée d'hier eût consommé sa ruine.

Du côté de Schnitzler, on trouve une Vienne plus spécifique encore et toute pleine au fond de désenchantement. Il appartenait de cœur et d'esprit à l'autre siècle. Il y avait du Porto-Riche en lui avec je ne sais quoi de plus tendre et de moins énervé. Grand ami des femmes, il recherchait leurs confidences. Il aimait l'image du Don Juan qu'il aurait pu être. Il avait de l'affection pour les victimes promises à d'autres séducteurs, affection sincère et enveloppée de mélancolie. Romance, indulgence, amertume, humeur légère... Son ironie pourtant cachait une inquiétude douloureuse. Il effraya d'abord ses contemporains par une certaine obsession sexuelle et c'est par les sensualités de son charme qu'il parvint à les conquérir. L'engouement de Vienne répondit moins peut-être à une admiration qu'à une gratitude née d'un accord exceptionnel. Son œuvre ne pouvait s'épanouir que là et c'est là qu'elle trouvait sa vraie lumière. Il y avait entre les Viennois, les Viennoises et Schnitzler une inti-



mité dont on ne peut entrevoir le bonheur que sous les ombrages du Prater.

Je tombe, en feuilletant un recueil de ses nouvelles, sur ce morceau :

« Elle s'enfonça dans les allées animées de promeneurs, et bientôt arriva dans la zone des restaurants pleins d'orchestres généreux qui ne jouaient pas seulement pour les consommateurs assis en grappes autour des tables. Des centaines de passants s'arrêtaient aussi pour jouir de la fête autour des palissades ; la jeune fille, confondue parmi eux, s'amusait d'entendre les musiques s'éloigner et se marier tour à tour ; soudain, dans le pianissimo d'un orchestre voisin entrait une rumeur de tambour ou perlait une note de cymbale partie d'un kiosque dans le lointain, tandis que se mêlait au concert le bourdonnement ininterrompu des voitures, des conversations, des rires de la foule et qu'un sifflet de locomotive passant sur le viaduc faisait sa partie dans la douceur de ce dimanche de printemps. »

Un Maurice Donnay avec du Gemüt, disait de lui Alfred Kerr. C'est bien cette âme sensible, un peu chantante, dont une évocation comme celle-là nous apporte le parfum.

La Vienne que la botte hitlérienne est en train d'écraser n'était déjà plus la même. On la sentait affaiblie, prise d'une langueur qu'elle refusait d'admettre, trichant avec le mauvais destin, ravigant ses souvenirs, rôdant autour de Schœnbrunn, douloureuse et pourtant presque consolée et ne

demandant désormais qu'à vivre sans faste à l'ombre d'un grand passé. Ses théâtres lyriques et dramatiques constituaient un refuge. Leur activité grandissante devenait un signe et fortifiait une foi. Ils restaient accueillants. La plupart de nos auteurs y trouvaient un public. On y respirait à l'aise.

Ce que nous apporta la dramaturgie viennoise depuis vingt ans n'est pas considérable. Aucune voix n'a retenti sur la scène d'une façon décisive. Et nous sentons pourtant l'importance du crime qui s'accomplit. Un des derniers abris de l'art vient d'être effacé de la carte de l'Europe, un des rares endroits où une fraternité intellectuelle pouvait encore s'établir, un de ceux où la flânerie d'esprit, les conversations de plein air, les échanges d'idées, les propos sans surveillance et les rencontres sans délation étaient encore possibles.

Armée de triques et de bâillons, toute la jeunesse d'un grand peuple s'ébranle, ivre de joie, derrière son Führer, son dieu, pour domestiquer la patrie de Mozart.

Ceux qui le constatent d'un cœur léger sont à plaindre.

LYON

1940-1942



- Maréchal DE LATTRE, 83,  
 87.  
 Général LAURE, 28.  
 Eugène LAUTIER, 211.  
 Pierre LAVAL, 44.  
 Maréchal LECLERC, 232.  
 Georges LE FÈVRE, 205.  
 LEMAIGRE-DUBREUIL, 125.  
 LESAGE, 246.  
 Albert LONDRES, 205.
- Katherine MANSFIELD, 252.  
 MAO TSÉ TOUNG, 85.  
 Professeur MARQUIS, 214.  
 Rémy MARTI, 215.  
 André MARTI, 215.  
 Madame Adrienne MARTI,  
 216.  
 Louis MARTIN-CHAUFFIER,  
 10, 218.  
 Madame Louis MARTIN-  
 CHAUFFIER, 219.  
 Roger MARTIN DU GARD,  
 59.  
 MASARYK, 65.  
 René MASSIGLI, 58.  
 Roger MASSIP, 197.  
 Thierry MAULNIER, 42, 58,  
 193.  
 MAUPASSANT, 234.  
 François MAURIAC, 39, 55,  
 163, 169, 194, 257.  
 MAURRAS, 219.  
 Pierre MENDÈS-FRANCE, 95,  
 99, 100, 115, 118, 122.  
 François DE MENTHON,  
 213.  
 MIRBEAU, 178.  
 Emile MIREAUX, 34.  
 MOLIÈRE, 59.  
 Guy MOLLET, 156.
- Maurice MONDA, 7.  
 MOUNET, 242.  
 Marguerite MORENO, 240.  
 Jean MOULIN, 213.  
 MOZART, 20.  
 Général Vincent MUELLER,  
 89.  
 MUSSOLINI, 74.  
 MUTTER, 146.  
 NASSER, 137.
- Gérard de NERVAL, 252.  
 Maurice NOËL, 41, 54,  
 186.  
 Wladimir D'ORMESSON, 41,  
 58.
- Adrienne PARLEBAS, 42.  
 Alexandre PARODI, 39.  
 Jacques PATIN, 7, 41.  
 Jean PAULHAN, 58.  
 Charles PÉGUY, 59, 212,  
 234.  
 PÉRON, 138.  
 Maréchal PÉTAİN, 24, 26,  
 28, 35, 222.  
 Antoine PINAY, 99, 122.  
 Pierre PFLIMLIN, 146, 156.  
 Paul POIRET, 261.  
 PORTO-RICHE, 18.  
 Guy DE POURTALÈS, 58.  
 Jean PROUVOST, 33.
- Henri QUEUILLE, 194.
- RABELAIS, 248.  
 RACINE, 59, 194.  
 Paul RAMADIER, 106.  
 RAUSCHNING, 67.  
 Georges RAVON, 41, 191.  
 RENAN, 171.

- Paul REYNAUD, 99.  
 RIP, 240.  
 RIPKA, 65.  
 RIVAROL, 176.  
 Jean ROBIC, 194.  
 Louis GABRIEL-ROBINET,  
   41, 183.  
 Romain ROLLAND, 234.  
 Rémy ROURE, 10, 211.  
 Madame Rémy ROURE,  
   215.  
 Jean-Jacques ROUSSEAU,  
   181.  
 André ROUSSEAU, 45, 58.  
 David ROUSSET, 75.  
  
 Armand SALACROU, 59.  
 SARAH-BERNHARDT, 242.  
 SARTORIO, 42.  
 Jean SCHLUMBERGER, 45,  
   58, 163, 173.  
 Robert SCHUMAN, 98.  
 Chancelier SCHUSCHNIGG,  
   15.  
 SCHNITZLER, 17.  
 Pierre SCIZE, 7, 254.  
 Dunoyer DE SEGONZAC,  
   261.  
 Jean SENNEP, 195.
- Roger SEYDOUX, 45.  
 SHAKESPEARE, 94.  
 André SIEGFRIED, 45, 58,  
   90, 163, 165.  
 SKORZENY, 72, 74.  
 STALINE, 66, 70, 77, 213.  
  
 TARDIEU, 211.  
 Les Frères THARAUD, 7,  
   205.  
 Jérôme THARAUD, 45, 58,  
   232.  
 THIBAUDET, 225.  
 THOREZ, 88, 141.  
 TOCQUEVILLE, 167.  
 TOUKATCHEVSKI, 213.  
  
 Paul VALÉRY, 7, 58.  
 VAUVENARGUES, 176.  
 Paul VERLAINE, 252.  
 Pierre VIÉNOT, 174.  
 André VILLEBŒUF, 261.  
 François VILLON, 252.  
 VUITONNET, 262.  
  
 André WARNOD, 45.  
 Madame DE WARENS, 181.  
  
 Emile Zola, 178.